Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest
Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

108-2 | 2001
Varia

Robert Fossier, *Le travail au Moyen Âge*

Bernard Merdrignac

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/abpo/1746
DOI : 10.4000/abpo.1746
ISBN : 978-2-7535-1482-9
ISSN : 2108-6443

Éditeur
Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée
Date de publication : 20 juin 2001
Pagination : 157-159
ISBN : 978-2-86847-635-7
ISSN : 0399-0826

Référence électronique
Bernard Merdrignac, « Robert Fossier, *Le travail au Moyen Âge* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 108-2 | 2001, mis en ligne le 20 juin 2003, consulté le 23 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/abpo/1746 ; DOI : https://doi.org/10.4000/abpo.1746

© Presses universitaires de Rennes

Comptes rendus

Robert FOSSIER, *Le travail au Moyen Âge*, Paris, Hachette, La Vie Quotidienne, Paris, 2000, 300 p. environ.

Pourquoi une nouvelle histoire du « travail en liaison avec la vie quotidienne », comme l'impliquent le titre de l'ouvrage et le nom de la collection dans laquelle il s'inscrit ? L'entreprise pourrait paraître, de prime abord, manquer d'originalité : rien qu'en langue française, depuis *l'Histoire générale du travail* parue en 1960 jusqu'à la publication, en 1990, des actes du colloque interdisciplinaire de Louvain-la-Neuve sur *Le Travail au Moyen Âge*, le sujet a amplement été défriché. Robert Fossier le reconnaît volontiers dans son avant-propos. *Captatio benevolentiae* de la part d'un auteur qui prend d'emblée le parti de s'aventurer hors des sentiers battus de l'approche chronologique comme de la présentation thématique. Il entend adopter une « autre démarche » en s'attachant à « circonscrire les notions et les mots, dégager les ressemblances et les contingences », tout en rappelant aussitôt que la terminologie est piégée. Le terme même de « travail » est anachronique puisque l'on sait que le mot *trepalium* dont il dérive a d'abord désigné un instrument de torture (concile d'Auxerre, *circa* 573-603) avant de prendre péniblement sa signification (dès le XII^e siècle) qui n'a triomphé, en définitive, qu'à l'époque moderne.

Dans cette perspective, pour une bonne part renouvelée, Robert Fossier présente d'abord le travail (« la notion de travail » ; « les types de travail » ; « les instruments du travail ») avant de se tourner vers les travailleurs eux-mêmes (« tous les hommes » ; « l'homme des bois et l'homme des champs » ; « l'homme des mines et l'homme de l'eau » ; « l'homme de l'atelier et l'homme de la halle » ; « l'homme d'épée et l'homme de plume »). Vaste fresque des métiers, des statuts et des gestes qui met en scène l'ensemble des structures de la société médiévale et la progressive valorisation de l'idée de travail ! Le style percutant de l'auteur ne laisse guère de répit au lecteur et son impeccable érudition est rarement prise en défaut. Toutefois, la tentation pour un historien d'étayer son propos par un *terminus a quo* comporte le risque d'être démenti par une mention antérieure qui aurait échappé à ses investigations, voire par une découverte ultérieure susceptible de remettre en cause les données apparemment les mieux établies.

Emporté par son élan, l'auteur ne semble pas toujours se garder suffisamment de ce travers, sans pour autant d'ailleurs que cela remette fondamentalement en cause la pertinence de ses argumentations. Ainsi, [p. 181] l'exposé de l'impact économique et social de la culture des plantes textiles locales (lin et chanvre) pose en préalable qu'« on sait que le coton n'apparaît dans les ports italiens qu'au XIV^e^ siècle et qu'il ne s'est pas implanté en Europe chrétienne ». Voilà une affirmation pour le moins catégorique. Certes, si la culture du coton a été introduite dès le haut Moyen Âge en Espagne, c'est à la suite de la conquête islamique. Mais l'analyse des fragments de la tunique de futaine de lin (?) et de coton d'un comte de Toulouse du X^e^ siècle récemment exhumé a conduit les archéologues à envisager (entre autres hypothèses) celle de transferts précoces de technologie à partir de la Catalogne [1].

Dans un autre ordre d'idée, la célèbre formule « quand Adam bêchait et qu'Ève filait, où donc était le chevalier ? » est ici présentée [p. 125] comme l'un des « adages agressifs » qui auraient commencé à circuler au XIII^e^ siècle, annonçant les « effrois » de la période suivante, quand il devient le cri de ralliement des *villeins* anglais révoltés derrière John Ball. Pourtant, comme l'a remarqué naguère Pierre Bonassie, l'évêque Adalbéron de Laon faisait allusion dès le début du XI^e^ siècle, dans son *Poème au roi Robert*, à cette « chanson de nos premiers parents » dont il dénonçait déjà le caractère subversif : « les évêques, tout nus, n'auraient qu'à suivre sans fin la charrue, en [la] chantant, l'aiguillon à la main » (v. 41-42) ! Plutôt qu'un slogan révélateur d'une phase conjoncturelle de « désorganisation sociale du cadre de la seigneurie », c'est donc l'écho d'une culture orale pluriséculaire, « radicalement égalitariste, mais qui affirme aussi la dignité de l'homme dans le travail [2] » que l'on perçoit ainsi.

C'est pourquoi le lecteur pourra être surpris de voir Adalbéron de Laon († 1030) ici rajeuni d'un siècle et crédité d'une condamnation de la « corporation » des marchands, « vers 1120 » [p. 238]. Simple coquille ou lapsus révélateur d'une faille dans cette brillante synthèse qui conduit l'auteur à opposer *neg-otium* et « sainte oisiveté » ? La christianisation médiévale de l'alternative *otium / negotium* de la tradition antique ne va pas sans ambiguïté. Certes, la vie contemplative est valorisée par rapport à la vie active, conformément au modèle évangélique de Marie qui a pris sur Marthe « la meilleure part » [p. 10]. Mais l'*otium* n'a rien a voir avec un aimable farniente. Tout autant que le négoce, l'inactivité est condamnée : *otiositas inimica est anima,* écrit saint Benoît (*RB,* 48). Il paraît donc hasardé de faire de la malédiction « Qui ne travaillera pas, ne mangera pas » lancée en chaire par Jacques de

1. E. Crubezy, C. Dieulefait (dir.), *Le comte de l'an Mil, Aquitania*, supplément n° 6, 1996, p. 181-183.
2. P. Bonassie, « Les paysans du royaume franc au temps d'Hugues Capet et de Robert le Pieux (987-1031) » dans M. Parisse, X. Barral i Altet (dir.), *Le roi de France et son royaume autour de l'an Mil*, Paris, Picard, 1992, p. 127.

Vitry vers 1250 l'indice d'un retournement dans la perception du travail, dorénavant « honoré, indispensable, productif », au terme d'une longue évolution [p. 23]. Cette « belle formule » de saint Paul *Si quis non vult operari, nec manducet* (II, Thess., 3, 10) nourrissait déjà la réflexion d'Augustin et de Jean Cassien sur l'*opus manuum* monastique.

Bernard Merdrignac

Michael D. Costen & Catherine Oakes, *Romanesque Churches of the Loire and Western France*, Stroud, Tempus, 2000, 194 p., (93 illustrations noir & blanc, 20 illustrations couleurs).

Dans ce numéro des *ABPO* qui paraît à la veille des vacances d'été, voici un ouvrage qui vaut d'être signalé car il va plus loin que sa vocation initiale d'incitation au tourisme culturel. Deux universitaires britanniques, un historien et une historienne de l'art, forts de l'expérience de voyages d'études en compagnie de leurs étudiants, ont conjugué leurs talents pour mettre à la disposition du grand public cultivé anglophone cette présentation de l'art roman de la France de l'Ouest qui lui faisait défaut dans sa propre langue. En effet, jusqu'à ces derniers temps (*Pace* Joan Evans et Kenneth Konant), les spécialistes d'outre-Manche se sont surtout focalisés sur la Bourgogne romane et son « blanc manteau d'églises ». Le cadre retenu – quelque peu arbitrairement comme en conviennent les auteurs – couvre l'Anjou, le Poitou et le Nord de l'Aquitaine médiévale (en fait, les diocèses de Poitiers, Saintes, Angoulême et Angers), c'est à dire un ensemble qui, à dater de 1152, est devenu le cœur de l'espace Plantagenêt. *L'Atlas de la France romane* de P. de la Malène, paru aux éditions *Zodiaque*, montre environ 900 édifices romans dans la région considérée. Trois chapitres de synthèse liminaire (« *Princes and castles* » ; « *The Church : the struggle for reform* » ; « *Church and laity* ») s'attachent à présenter dans ses grandes lignes le contexte historique dans lequel s'est ici épanoui l'art roman. Probablement faudrait-il nuancer le tableau des conséquences catastrophiques des invasions normandes et de l'« anarchie féodale » et conviendrait-il de rectifier certaines datations approximatives (à quelques lignes d'intervalle [p. 11], le sac de Nantes par les Normands est placé en 842, puis à sa véritable date de 843) ? De même, le concept de « *primarly oral culture* », opposé à celui de « *literacy, even in the vernacular* » [p. 41], est-il le plus pertinent en ce qui concerne le XI^e^ siècle et ne peut-on pas contester une interprétation trop schématique de la « paix de Dieu » comme la coalition de l'Église et des paysans contre les chevaliers [p. 50] ? Surtout, la présentation de Robert d'Arbrissel comme un libérateur de la femme [p. 34] ne frise-t-elle pas l'anachronisme ? Quoi qu'il en soit, ce survol rapide de la situation permet aux auteurs d'atteindre leur objectif